Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 4 (1896)
Heft: 8

Artikel: Extraits d'un voyage en Suisse en 1817-18 et 1819
Autor: Jaccard, H.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-6379

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

4me année. No 8. Août 1896.

REVUE HISTORIQUE VAUDOISE

EXTRAITS D'UN VOYAGE EN SUISSE EN 1817-18 et 1819.

Habitués que nous sommes aux transformations qu'ont amenées la création des chemins de fer et l'essor prodigieux de l'industrie, nous avons quelque peine à nous faire une idée de ce qu'était un voyage au commencement du siècle. C'était d'ailleurs alors chose rare qu'un voyage d'agrément, et le type du touriste tel qu'il s'est répandu et multiplié de nos jours, n'existait point encore. Il y a donc quelque intérêt à recueillir les impressions que pouvait produire sur les premiers disciples de J.-J. Rousseau et de Bernardin de St-Pierre, la vue des beautés de notre nature suisse. Il y a plus : les jugements portés alors sur le pays et ses habitants nous permettent de mesurer le chemin parcouru, et c'est à ce point de vue surtout qu'il nous a paru intéressant de noter, à l'intention des lecteurs de la *Revue historique*, quelques traits caractéristiques tirés d'un « Voyage en Suisse » par un sieur L. Simond, « auteur du voyage d'un Français en Angleterre » [1]. Cet écrivain, dont le nom ne court

[1] L. Simond, voyageur français, né à Lyon, en 1767, se retira aux Etats-Unis en 1789, puis en Angleterre, et revint en France avec Louis XVIII. Au retour d'un voyage en Italie, il s'établit à Genève, où il mourut en 1831. Ouvrages : *Voyage en Angleterre*, 1816-17. 2 vol. in-8°. *Voyage en Suisse*, 1822-23. 2 vol. in-8°. *Voyage en Italie et en Sicile*, 1827-28. 2 vol. in-8°.

d'ailleurs aucun risque de passer à la postérité, ne nous intéresse guère que par la matière de son ouvrage, car, au point de vue littéraire, nous aurions bien des réserves à faire. Il serait injuste cependant de lui refuser tout mérite, car si ses descriptions trahissent une certaine gaucherie, il faut reconnaître que ce genre d'écrit n'en était qu'à ses débuts et que l'auteur ne possédait pas pour peindre ses tableaux la riche palette dont disposent nos écrivains modernes. Un trait qui nous frappe aussi dans cet ouvrage, c'est la préoccupation utilitaire de son auteur. Ce lourd pédantisme finit par agacer le lecteur qui veut bien suivre le voyage en imagination et se complaire à la beauté des objets, mais qui se refuse à avaler ce savoir livresque, dont Rabelais déjà avait horreur.

C'est de Fontainebleau que l'auteur date ses premières impressions. Tout dans ce lieu, naguère si brillant, parle de grandeur déchue. L'itinéraire se poursuit par Auxerre, Dijon, Salins, Pontarlier et Jougne. La France sort à peine de la grande crise de Waterloo. Son sol est encore occupé par l'ennemi, et la famine, résultat de guerres désastreuses aussi bien que de récoltes manquées, désole les campagnes. M. Simond en prend occasion pour reprocher à ses compatriotes leur routine et leurs préjugés. Mais nous voici maintenant aux frontières de la Suisse. Laissons donc la parole à notre écrivain :

« Bientôt après avoir passé la frontière, la vue, jusqu'alors bornée aux objets environnants, des *neiges*, des pâturages, des rochers, plonge tout à coup sur un nouveau monde, dont la vaste étendue ondoyante, ombragée, est arrosée de rivières, traversée de routes, et présente des villes et des villages avec leurs antiques tours du moyen âge, et leurs aiguilles de clocher qui brillent au soleil. »

Des neiges dans le Jura au mois de juin ! cela nous rend

déjà quelque peu défiant à l'égard de ce qui suivra. Poursuivons : « Le grand miroir du lac de Neuchâtel, loin sous nos pieds, vers la gauche, contrastait, par la tranquillité de sa surface lucide, avec le mouvement général et les ombres du paysage. Au-delà de toute cette verdure, de ces villes, de ces habitations éparses, de ces ombrages, par-delà les montagnes même, plus loin que tous les objets terrestres, derrière l'horizon enfin et son atmosphère bleuâtre, qui rend l'immensité sensible et comme palpable, s'étendait une longue suite de formes aériennes, couleur de rose pâle : la chaîne des Hautes-Alpes, le rempart de l'Italie, depuis le Mont-Blanc, en Savoie, jusqu'aux glaciers d'Oberland et même plus loin. L'angle de son élévation n'est presque rien de si loin ; rapporté fidèlement dans un dessin, l'effet serait absolument nul ; mais la perspective aérienne rend à ce tableau tout ce que la perspective mathématique lui fait perdre ; et l'imagination ébranlée par ces pâles images de l'immutabilité et de la grandeur exerce sa toute-puissance créatrice. L'âme humaine est avide d'immensité ; le ciel, au-dessus de nos têtes, lui en présente une auprès de laquelle les Alpes et le globe entier ne sont absolument rien ; mais elle a besoin de ce point d'appui pour prendre son premier essor ; pour adorer Dieu, il lui faut un coin de ses œuvres ; un peu de présent pour son avenir, et de ce qui est borné pour pressentir ce qui est sans bornes ! »

Cette page, l'une des meilleures de l'ouvrage, n'est pas sans allure. Tout au plus pourrait-on reprocher à son auteur de manquer quelque peu de clarté et d'abuser de la phraséologie si chère à cette époque. Rousseau a évidemment servi de modèle, mais où le maître était sincère, l'élève paraît quelquefois factice.

C'est le petit village de Giez, près de Grandson, qui devient pour un temps le quartier général de notre

voyageur. Ses hôtes paraissent mettre le plus grand zèle à lui faire valoir les charmes de notre pays; aussi, généralisant ce qu'il constate chez eux, il rend le témoignage suivant :

« L'habitude n'a point rendu les Suisses indifférens aux beautés de leurs montagnes ; ils les parcourent dans tous les sens pendant l'été, à pied souvent, mais aussi en voiture.»

« Nos amis, empressés de faire les honneurs de leurs montagnes, dont, apparemment, ils voyaient que nous étions dignes, laissaient à peine passer un beau jour sans quelque course. Rien de plus ingrat à décrire, de plus désespérant, que le pittoresque ; aussi décrirai-je seulement quelques-unes de ces courses. »

C'est se tirer bien commodément d'embarras et l'on n'accepterait plus guère aujourd'hui de semblables défaites !

Les voyageurs se rendent d'abord à Môtiers-Travers, « lieu célèbre par la lapidation de Jean-Jacques Rousseau.» Ayant voulu passer la nuit dans un village situé « à la hauteur d'environ 300 toises », ils demandent une chambre à part à l'auberge du lieu, « espèce de cabaret dans lequel l'hôte buvait avec quelques paysans. » — « Celle-ci n'est-elle pas assez bonne ? » fut la réponse. — « Elle est assez bonne, mais nous désirons être seuls.» — « Alors vous pouvez aller plus loin. » La nuit approchait, mais elle était belle et cette réponse républicaine nous engagea à pousser jusqu'à Ste-Croix, autre village plus convenable où nous arrivâmes à onze heures du soir, après trois heures de marche, et trouvâmes un bon gîte. »

En note, l'auteur fait remarquer que les habitants de cette partie du Jura, quoique grands partisans, en apparence, de l'égalité, furent les derniers à vouloir secouer le joug de LL. EE. de Berne. — Môtiers et la maison du

philosophe nous sont décrits avec un grand luxe de détails. La *lapidation* est présentée comme ayant eu lieu à l'instigation de la *gouvernante* (l'auteur devrait dire la femme) de Rousseau, qui s'ennuyait à Môtiers-Travers et voulait l'en dégoûter. Suit une digression relative à la misère des habitants, qui voudraient émigrer aux Etats-Unis.

C'est à la façon d'un géomètre qu'on nous fait ensuite la description du Creux-du-Van. Circonférence, profondeur, temps employé par une pierre pour en atteindre le fond, rien n'est omis. « Quel amphithéâtre pour les Romains ! trois millions de leurs sujets s'y seraient assis commodément et dix mille gladiateurs auraient pu s'y égorger à leur aise. »

A Provence, « à la hauteur de deux cent cinquante toises », l'auteur observe plusieurs grands blocs « tout à fait semblables au granit des Hautes-Alpes.» Il n'était pas encore question de théorie glaciaire.

Notre voyageur se rend à la Dent de Vaulion et à la source de l'Orbe. Il visite en chemin la Grotte aux Fées et une chute qu'il prend pour celle de l'Orbe : « Le torrent, dit-il, se précipite d'environ 80 pieds, *dans toutes les règles* du pittoresque (comme si le pittoresque avait des règles !) il se brise, il mugit et couvre d'écume et de vapeurs les débris gigantesques groupés de la manière la plus extraordinaire, accrochés par leurs angles, en équilibre sur des pointes, jetés en forme de voûte.»

Rien de plus amusant que le récit de l'ascension de la Dent de Vaulion. En voici la fleur.

« L'esplanade au sommet n'a pas plus de cinquante toises de largeur. De cette arête, on a vers le midi une vue magnifique ; *malheureusement*, (c'est nous qui soulignons), c'est à peu près la même que celle que j'ai décrite à notre arrivée en Suisse, et l'on ne revient pas

impunément sur ces choses-là en description, quoiqu'on puisse les voir tous les jours, de ses yeux, avec un nouveau plaisir. »

Et plus loin :

« On ne saurait approcher l'autre bord de la crête étroite du sommet de la Dent de Vaulion sans une impression de terreur, car il est tout à fait perpendiculaire. Rampant sur nos genoux et sur nos mains, nous mîmes, dans cette attitude modeste, la tête à la fenêtre, pour voir du cent cinquantième étage au moins (deux mille pieds) ce qui se passait dans la rue : elle était étroite, mais tapissée du plus beau vert, et de nombreux troupeaux, dans l'infiniment petit, y cherchaient leur pâture. »

Au sujet du lac de Joux, le voyageur rapporte avoir vu le village (du Pont) dans un triste état, l'eau du lac s'étant élevée depuis un certain temps jusqu'à dix pieds au-dessus de son ancien niveau. « Ce lac, dit-il, n'a d'autre issue que certaines ouvertures dans le roc, appelées les entonnoirs, qui maintenant ne suffisant plus, sont entièrement couvertes. Le même phénomène eut lieu dans le XVIe siècle, et après une inondation de cinquante ans, on découvrit que la principale issue avait été bouchée à dessein, et elle fut ouverte de nouveau. » M. Simond trouve qu'il serait avantageux de dessécher le lac au moyen d'un canal, « ce qui enrichirait la commune d'une vaste étendue (cinq ou six mille arpents) de très bonne terre, qui rembourserait amplement les frais. »

L'auteur visite le château Desclées (*sic*) et le château d'Orbe. « Orbe, dit-il, était une ville romaine ; on y trouve *fréquemment* des mosaïques et d'autres restes du goût et de la domination des maîtres du monde. Ce fut ici que Brunehaut, reine des Francs, fut trahie et livrée, l'an 613,

à Clotaire II qui la fit mourir. Ce fut encore ici que les trois fils de Charlemagne s'assemblèrent en 855, pour partager entre eux son vaste empire.» (?)

Un des défauts les plus saillants du *Voyage en Suisse*, c'est le manque de précision ; or, il est peu de science où la précision soit aussi nécessaire qu'en géographie. Ainsi nous ne savons de quel village il est question plus haut, lors du voyage au Val de Travers. De même, nous devons deviner qu'il s'agit du Pont à propos du lac de Joux. Voici enfin encore un exemple de cette négligence : « Il y a quelques jours que nous fûmes conduits à une belle chute d'eau au pied du Jura, d'où, par un sentier escarpé, nous atteignîmes jusqu'à la hauteur d'environ cent cinquante toises. » Aucun indice ne peut faire découvrir et le nom de la chute et le nom de l'endroit. Serait-ce peut-être la jolie cascade intermittente de Vugelles-la-Mothe ?

Pestalozzi n'est pas présenté de la manière la plus flatteuse. « C'est, lisons-nous, un esprit exalté, d'une élocution obscure, pauvre comme les apôtres, ayant leur candeur et leur simplicité ; d'une figure extraordinaire et négligé au dernier point. » Suit l'exposé du système qui est l'objet de plusieurs critiques. « Aux taloches près (c'est l'expression dont un des élèves s'est servi) que les maîtres donnent quelquefois, il n'y a absolument rien de paternel dans leurs rapports avec les élèves. »

« Il y a plusieurs autres écoles à Yverdon, toutes nées de celle du château et toutes meilleures, parce que les élèves sont beaucoup moins nombreux et que les instituteurs ont leur réputation à faire.» M. Simond rend d'ailleurs justice aux intentions et aux efforts du malheureux pédagogue. « De toutes les productions littéraires de M. Pestalozzi, dit-il encore, je ne connais que son

roman moral de *Léonard et Gertrude*, par l'admirable traduction qu'en a faite une dame trop tôt enlevée à ses amis. » (En note : Feu Madame de Guimps).

« Yverdon est sorti des ruines de l'ancien Eburodunum. Les Romains y avaient un fort ; il servait de résidence au commandant de la flottille sur le lac de Neuchâtel, chargé de surveiller le transport des bois de construction coupés dans le Jura, lesquels descendaient par les deux lacs, par la Thielle et l'Aar, et enfin par le Rhin jusqu'à l'Océan. »

Plus loin, M. Simond ne propose rien moins que de réduire la profondeur du lac de Neuchâtel de moitié. Nous doutons fort qu'une telle proposition faite aujourd'hui eût chance de rencontrer un seul partisan ; la correction récente des eaux du Jura n'a guère laissé, en effet, chez les riverains, que de mauvais souvenirs et pourtant l'abaissement ne dépassait pas trois mètres. Quoi qu'il en soit, notre voyageur assure que par ce travail « on rendrait la communication entre les deux lacs beaucoup plus facile et l'on gagnerait autant de terrain qu'on voudrait ; enfin et surtout, on assainirait la plaine marécageuse de l'Orbe, qui contient quarante ou cinquante mille arpents de bonne terre. »

De Giez, le voyageur se rend à Neuchâtel, où il se livre à une enquête sur les régimes comparés du prince Berthier et du roi de Prusse. Il en résulte que l'un vaut l'autre, et cette opinion ne laisse pas d'être très fondée. L'itinéraire se poursuit par l'île de St-Pierre, Bienne, Moutier, Bâle. Simond visite Huningue et remarque les ruines d'un tombeau portant l'inscription suivante : « L'armée du Rhin, sous les ordres du général Moreau, à son retour d'Allemagne, à la mémoire du général Abatucci, mort à la suite des blessures qu'il reçut en défendant la tête du pont de Huningue.» « Qui a détruit

ce tombeau ? » demande-t-il à un habitant de Bâle. « C'est nous, » répond ce dernier. « Et pourquoi troubler la cendre des morts ? » « Demandez, réplique le Bâlois, à ceux qui ont détruit l'ossuaire de Morat ! » La réponse ne manque pas d'esprit. Simond ajoute : « Les deux cas n'étaient pas tout à fait semblables, mais bien l'esprit qui a présidé à ces destructions. »

A propos de la chute du Rhin, nous lisons : « Il n'est pas sans intérêt de voir comment on voyageait il y a deux siècles et demi ; c'est De Thou qui nous en fournit l'exemple : le barbare admire les vignes et ne parle que généralement des cataractes du Rhin, sans s'arrêter à celle-ci. »

Simond ne se doutait guère que trois quarts de siècle seulement après la publication de son livre, il se trouverait un critique pour le juger plus barbare encore que celui dont il se moque. Mais qui sait si dans quelque cinquante ans l'on ne rira pas de ce que nous prenons au sérieux aujourd'hui ?

Nous ne suivrons pas notre voyageur dans ses pérégrinations, d'ailleurs peu intéressantes, à travers la Suisse orientale. Il visite Schaffhouse, Constance, St-Gall et l'Appenzell. A Gaiss, il a l'occasion d'entendre le *Ranz des Vaches* (?). Or, voici ce qu'il en dit :

« Il y a, dans ces simples accents monotones et peu mélodieux en eux-mêmes, un mélange d'expression plaintive et douloureuse et d'âpreté sauvage, dont l'effet est extraordinaire », — jusqu'ici, pas d'objection, mais continuons, — « et le cri aigu du refrain ressemble à celui dont les naturels de l'Amérique septentrionale marquent leurs chants de guerre. » Voilà qui est peu flatteur pour notre chant national. « On dit que l'effet magique en est perdu et cela est assez probable. » Quel est le Suisse, éloigné de sa patrie, qui ne proteste contre cette assertion ?

« Je m'abandonnais aux impressions de cette musique alpestre, lorsque le musicien, sortant de l'étable à vaches avec ses deux seaux de lait, et me voyant là avec mes *impressions*, déposa sa charge un moment et, ôtant son bonnet, vint à moi en grimaçant d'un air si peu poétique, qu'en lui donnant mes deux batz, je sentis l'enthousiasme se calmer trop vite. »

Les bains de Pfäffers et les gorges de la Tamina excitent vivement l'intérêt du narrateur, seulement il avoue n'avoir pas osé aller jusqu'au bout ! C'est dire qu'il visite les Alpes à sa manière. Voici d'ailleurs sa profession de foi à ce sujet : « De même qu'on voit mieux les beautés de la ville en se promenant dans les rues qu'en entrant dans les maisons et montant au grenier, aussi est-ce du plat pays que l'on contemple les beautés de la Suisse avec le plus d'avantage ; car, lorsqu'on est sur les Alpes, on ne les voit pas ! »

Laissons donc de côté Glaris, Zurich, dont il est fait un pompeux éloge, Lucerne, le Righi, l'éboulement du Rossberg, les Waldstätten et même Berne, pour ne nous arrêter qu'à un seul trait de la description de l'Oberland. Cette contrée, au dire de Simond, avait été visitée pour la première fois par M. de Bonstetten, lequel, en 1777, « montra aux amateurs des beautés naturelles le chemin des Scheidecks par le Wingern-Alp » *(sic)*. Aussi les lignes suivantes n'étonneront pas :

« Le Grindelwald ne menant à rien, ses habitants voient peu d'étrangers ; et avant l'âge pittoresque où nous vivons, ils ne voyaient jamais personne : sans commerce ni manufactures, leur agriculture se borne à quelques champs de blé et d'orge et à l'éducation des bestiaux, trois fois aussi nombreux que les hommes ; ils ne connaissent d'objets de luxe que ceux qu'ils fabriquent eux-mêmes ; aucun mauvais exemple du dehors ne

corrompt leurs mœurs et l'on devrait s'attendre à trouver parmi eux les vertus communément attribuées aux premiers âges de l'époque humaine, où les patriarches vivaient si bien et si longtemps. Cependant, on ne trouve chez ce peuple primitif que des qualités intellectuelles assez bornées, une morale qui n'est pas sans tache, et point de centenaires.»

Conclusion : il n'existe nulle part de bergers d'Arcadie !

Nous rentrons maintenant sur le sol de notre canton :

« A deux lieues de Vevay, l'on rencontre le petit lac de Bré ou Bro, près duquel l'itinéraire d'Antonin place Bromagos, ville romaine dont il ne reste aucunes traces, et que la tradition suppose être à présent couverte par les eaux du lac. Des documents du moyen âge désignent ce lac par le même nom que la ville.» Contrairement à cette assertion, on s'accorde à reconnaître dans le village de Promasens (canton de Fribourg) le Bromagus dont il est question ici. « Le fond visqueux de ce lac est dangereux, dit-on, pour les bestiaux qui s'y baignent en été et ne peuvent pas toujours en sortir.»

La première vue du lac de Genève ne répond pas à l'attente du voyageur. « Les rochers de Meillerie, ou plutôt les montagnes qui les surmontent, ne dédommagent pas de la vue des Alpes.» Le lac de Wallenstadt et celui des Waldstätten dépassent en beauté le Léman. Toutefois, l'extrémité supérieure du lac trouve grâce aux yeux de M. Simond, « quoique les cataractes y fassent défaut.» Les vignobles, les murs, les chemins étroits et poudreux, sans un brin d'herbe ou un arbre, tout cela achève de le désenchanter. Il s'excuse de cette mauvaise impression en disant que le temps n'était pas favorable !

« Vevay est une jolie petite ville ; elle fut l'asile de Ludlow le régicide, qui y passa les dernières trente

années de sa vie et y mourut en 1693 ; on montre son tombeau dans la cathédrale et la maison qu'il habitait, laquelle porta jusqu'en dernier lieu l'inscription suivante : *Omne solum forti patria quia patris.*»

« Clarens est un petit village assez sale et le moins bien situé de tous ceux des environs. Rousseau aurait placé sa Julie au village de Montreux, si ce nom avait été aussi sonore que l'autre.»

« Le château Chillon est un édifice assez lourd et peu remarquable, bâti il y a six cents ans par l'illustre prince Pierre de Savoie, surnommé le Petit Charlemagne. Il paraît sortir du lac même, couvrant un rocher à fleur d'eau ; quelques soldats en forment l'inutile garnison ; la célèbre prison sous le lac est vraiment fort logeable, ayant bien *40 pieds de long, 15 à 20 de largeur et 15 de hauteur.* Plusieurs soupiraux dans l'épaisse muraille donnent de l'air et de la lumière ; seulement elle n'est point sous le lac. Dans un coin, à travers une ouverture de la muraille, on aperçoit un autre cachot d'environ dix pieds carrés : la brèche fut faite par un prisonnier qui cherchait à s'échapper ; repris, il fut mis à mort. Il avait couvert les murs de son étroite prison de dessins historiques dans le goût du Pérugin (!), lesquels semblent indiquer l'époque de sa détention. »

« On voit en grosses lettres, sur la façade du côté du lac les mots : *Liberté et Patrie,* avec la date 1815. Je ne saurais m'empêcher, lorsque je rencontre ces mots-là ainsi affichés, de soupçonner qu'il y a fort peu de l'une et que l'autre court quelque danger. C'est dommage que le Canton de Vaud, qui certainement fait exception à la règle, ait ainsi repris en 1815 le style de 1793. »

Aussi bien n'est-ce pas en 1815, mais en 1803 que notre canton a adopté sa belle devise !

« La route de Vevay à Lausanne est si étroite que

deux voitures ne s'y croisent pas sans précaution, et les célèbres vignobles de Lavaud, qu'elle traverse, ont trop de valeur pour qu'on remédie volontiers à ce défaut de largeur : un arpent de vigne d'environ quarante mille pieds carrés se vend quinze mille francs de France. » Cette estimation paraît sensiblement égale à celle que l'on attribue généralement aujourd'hui à ces mêmes vignobles.

« Lausanne est située fort au-dessus du lac et jouit par conséquent d'une belle vue ; autrement, c'est une vieille petite ville, bâtie et percée comme elles le sont toutes. De la terrasse de la cathédrale, on voit ordinairement par dessus les montagnes de Meillerie jusques aux Hautes-Alpes. »

« La maison de Gibbon est un des principaux objets de curiosité de cette ville. L'appartement a dû être agréable, mais la terrasse, dont Gibbon fait tant d'éloges, longue de quarante toises sur cinq tout au plus, sablée, dénuée d'ombre, donnant sur un verger qui cache la vue, n'est qu'une *grillade*, et le petit cabinet où l'historien écrivit les dernières lignes de son grand ouvrage sur le déclin de l'empire romain décline lui-même et tombe en ruine. »

« On sort de Lausanne sur la route de Genève par une avenue d'énormes tilleuls », c'est la place actuelle de Montbenon, « traversant auprès du lac le site du vieux Lausanne (le Lausonium des Romains), à près d'une demi-lieue de la ville, comparativement moderne. Il y a treize cents ans que Lausanne fut balayée dans le lac par une énorme vague partie de sa rive opposée, immédiatement après la chute de la montagne Tauretunum, près de Meillerie, quoiqu'à cinq lieues de distance en ligne directe. On trouve encore sur ce site des traces de l'antiquité. »

« De Lausanne à Morges, et jusqu'à la rivière d'Aubonne, le rivage du lac, moins propre à la culture de la vigne, est par cette raison plus agréable. »

« Le château de Prangin, entre Morges et Nion, a été habité par Joseph Bonaparte et lui appartient encore : ses hautes terrasses, sa façade étendue et régulière lui donnent de loin un air antique et noble et d'assez bon goût ; les apparences sont trompeuses à tous égards : son premier propriétaire fut un nouveau riche agioteur du système de Law; son dernier fut un prince nouveau, et quand on en approche, on trouve des plantations nouvelles d'arbres maigres et tondus, un parterre, des vignes presque sous les fenêtres : l'intérieur n'est qu'un labyrinthe de dégagemens qui ne mènent à rien. Les mœurs de la cour de Prangin n'étaient pas en bonne odeur dans le voisinage. »

« Coppet, longtemps habité par M. Necker et sa célèbre fille, leur sert à présent de tombe commune ; c'est un lieu consacré. »

Ici l'auteur du *Voyage* se lance dans une critique assez originale de Mme de Staël, « dont le seul grand défaut, dit-il, était une excessive ambition d'éloquence qui ne laisse pas un instant de repos à ses lecteurs ; chaque phrase est chargée, à couler bas, de philosophie, d'enthousiasme et d'esprit. »

(A suivre). H. JACCARD.

UN DOCUMENT RELATIF A L'EXÉCUTION D'UN PRÊTRE BELGE A VEVEY EN 1643.

Le 29 septembre 1643 un prêtre belge nommé François Folch a été décapité sur la place du Marché de Vevey. Ce fait a donné lieu à diverses publications, dont la première a vu le jour à Annecy dans la même année. Folch y est représenté comme une innocente